

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Que de fois des touristes étrangers et même des Canadiens, en passant au Sault-au-Récollet, ont demandé l'origine de ce nom donné aux rapides qui séparent l'île de Montréal de l'île Jésus, et n'ont pu obtenir qu'une réponse assez vague ?

— Il paraît, disait l'un, qu'un Récollet s'est noyé ici, il y a longtemps, bien longtemps.

— C'est pas ça, répondait un autre, c'est parce qu'un Récollet, poursuivi par les sauvages, a sauté d'un bord sur l'autre côté de la rivière.

— Mais non, objectait un troisième, tu comprends qu'il n'y a pas de bon sens dans ce que tu dis. Le Récollet était poursuivi, c'est correct, et, se voyant perdu, il est sauté à l'eau, espérant se sauver comme ça.

Bref, tout cela était très vague, et les citoyens du Sault-au-Récollet ont eu une excellente idée en élevant une statue au pauvre religieux qui a trouvé la mort dans ces rapides, victime, non d'un accident ou d'une folle tentative, mais bien de son zèle religieux. C'est un martyr.

Ce triste événement eut lieu en 1625, c'est-à-dire bien avant la fondation de Montréal, ni d'aucun établissement français dans cette région, alors tout à fait sauvage, mais que de braves missionnaires parcouraient déjà seuls, sans autre protection que celle du ciel.

M. l'abbé Beaubien, curé du Sault, s'est exprimé ainsi à ce sujet :

Le 25 juin 1625, le R. P. Nicolas Viel descendait la rivière du Sault avec une flottille huronne. Deux ans auparavant, il avait été évangéliser cette peuplade. Il avait réussi à faire des prosélytes, mais, un grand nombre demeurant fidèles à leurs superstitions et au culte idolâtre, avaient voué une haine mortelle au Père Viel, et ne cherchaient que l'occasion pour le mettre à mort. Tout à coup, une tempête s'élève et disperse la flottille huronne, les infidèles s'emparent du Père Viel et d'Ahuntsic et les jettent dans le dernier saut.

— Ces martyrs, dit l'éloquent orateur, ont dormi de longues années dans l'oubli, mais le jour de leur glorification est arrivé, grâce à l'esprit de foi et à la générosité des paroissiens du Sault-au-Récollet.

Ahuntsic était un Huron, prosélyte et ami du Père Viel. Ce bon sauvage a aussi sa statue.

— Hier, en entendant encore parler des désastres occasionnés par la baisse des valeurs canadiennes, — on est bien forcé d'y penser, puisque c'est le sujet de toutes les conversations, — je faisais, en moi-même, un rapprochement entre la spéculation et les courses d'automobiles.

Vous ne voyez pas le rapport que peuvent avoir ces deux sujets, je vais vous le montrer.

La course d'automobiles qui devait avoir lieu, dernièrement, de Paris à Madrid, a été arrêtée, comme vous le savez, à Bordeaux, à la suite d'accidents épouvantables dus à la vitesse excessive déployée par les automobilistes.

On en est arrivé à parcourir quatre-vingt-huit milles à l'heure, vitesse supérieure à celle d'un train-express, et il en est résulté des collisions, des morts et des blessés nombreux.

Comme la manie des automobiles se répand de plus en plus aux États-Unis et qu'elle commence à envahir le Canada, il est bon de connaître les dangers auxquels on s'expose à vouloir toujours aller de plus vite en plus vite.

Voici l'opinion d'un spécialiste pour les maladies du cerveau :

— Si ces automobiles de course atteignent une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure, ils doi-

vent se diriger eux-mêmes, car aucun cerveau humain ne peut parer aux éventualités possibles, si cette vitesse est maintenue pendant une période assez longue.

— L'animal humain n'est pas fait pour marcher à une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure. Ni le cerveau, ni l'oeil humains ne peuvent aller de pair avec cette vitesse. Le cerveau se refuse de répondre à l'effet qu'on lui demande ; aussi, l'automobile continue sa marche, sans le cerveau qui est supposé le diriger, et l'obstacle inattendu est écrasé ou l'automobile est mis en pièces avant que l'activité mentale entre en jeu.

— Cette folie de battre des records est un état mental anormal. Je voudrais beaucoup pouvoir examiner quelques-uns de ceux qui en souffrent. S'ils continuent pendant un temps assez considérable, ils sont sûrs d'être atteints d'une sérieuse maladie mentale.

La course à l'argent, sans trêve ni merci, par la spéculation à outrance, doit évidemment produire les mêmes résultats.

L'animal humain n'est pas fait, non plus, pour résister aux coups, aux émotions que lui causent les hausses et les baisses subites, auxquelles il n'a pu préparer son cerveau. Le désespoir et la joie occupent sa pauvre tête sans transition suffisante pour la reposer, et les secousses répétées doivent inévitablement amener un résultat fatal.

On m'affirme que le fléau de la spéculation se répand dans les campagnes, où des agents envoyés par je ne sais quels misérables, persuadent aux habitants qu'ils peuvent faire fortune en peu de temps en jouant à la Bourse, et que bien des villages en ont déjà souffert.

Si cela continue, on prépare une génération de fous que les maisons de santé ne suffiront pas à contenir.

— En fait d'état mental, je me demande quel était celui de cette pauvre femme, pendant les vingt ans qu'elle a dormi, avant de mourir.

Jamais on n'avait constaté sommeil aussi prolongé.

Perrault nous a bien conté qu'une jeune fille a dormi cent ans, et il a même fait de cette aventure le sujet d'une histoire charmante, "La Belle au bois dormant", mais ce Perrault ne m'inspire pas une confiance illimitée, car il nous a conté tant de chose impossibles qu'il est sujet à caution.

La jeune femme dont je vous parle, Marie Boyenval, vivait dans un petit village de France, quand, en 1883, son jeune enfant mourut dans des circonstances tellement étranges que la justice s'occupa secrètement de cette affaire.

Un jour d'été, que la jeune mère était occupée à repasser, un voisin se montra à la fenêtre et lui dit :

— Voilà les gendarmes qui viennent vous arrêter.

Ce mauvais plaisant mentait, mais le coup était porté, et la malheureuse tomba comme une masse. On la mit au lit et on essaya par tous les moyens à la faire revenir de ce qu'on croyait un évanouissement.

Elle n'était pas évanouie, elle dormait.

Le sommeil se prolongeant, le cas fut soumis aux médecins les plus éminents, qui essayèrent les douches, l'électricité, etc. ; rien n'y fit, et la pauvre femme dormit ainsi vingt ans durant. On sentait battre le coeur, la respiration, quoique très faible, était cependant sensible. On nourrissait la malade par injection et en lui introduisant des aliments légers dans l'estomac.

Elle vivait, mais pensait-elle ? On l'ignorera toujours ; incapable de parler et de faire un signe, elle était comme morte au monde extérieur, mais rien ne prouve qu'elle n'en pouvait rien percevoir, car on a vu des personnes plongées dans un sommeil léthargique, dire, à leur réveil, qu'elles entendaient tout ce que l'on disait autour d'elles, mais qu'il leur était impossible de faire le moindre mouvement ni de dire un mot.

Depuis quelques mois, on s'apercevait que la dormeuse s'affaiblissait et, de plus, qu'elle était atteinte de phtisie ; sa mort n'était plus qu'une question de temps.

Enfin, un matin de mai dernier, la malade se réveilla, balbutia quelques mots, regarda les personnes qui l'entouraient, et rendit le dernier soupir, emportant dans la tombe le secret que l'on aurait tant voulu connaître : à savoir si elle avait eu quelques heures de raison pendant son long sommeil.

— Un mois et demi sans une goutte de pluie et les forêts en feu, tel est le joli bilan de notre printemps canadien.

Aux États-Unis, dans l'Ouest, c'est le contraire : la pluie et les inondations ont fait des ravages incalculables.

En Europe, à part la Turquie, toutes les nations sont assez prospères.

En Asie, les Turcs tuent, massacrent et pillent comme leurs congénères d'Europe, et les Chinois, les Russes et les Japonais se regardent comme des chiens de faïence.

En Afrique, les promesses de fortune et de prospérité faites au Boers ne semblent pas être sur le point de se réaliser. La misère y est terrible.

Dans l'Amérique du Sud, on se bat toujours un peu, histoire de n'en pas perdre l'habitude et de s'entretenir la main.

— La journée du 3 juin laissera un souvenir peu agréable dans la mémoire de beaucoup de personnes.

Le district de Québec a été terriblement éprouvé, ce jour-là, et tout le long du chemin de fer du Lac Saint-Jean, les rares voyageurs qui se sont aventurés sur les trains de cette région, disent que jamais ils n'ont vu de spectacle aussi terrifiant. Du feu partout ! De tous côtés une mer de feu !

A Québec même, l'atmosphère, tout imprégnée de fumée, s'obscurcit d'heure en heure jusqu'à ce qu'enfin, à deux heures, il devint dangereux de s'aventurer dans les rues, et nécessaire d'allumer partout. Cela dura jusqu'à quatre heures, alors que la "grande noirceur" diminua pour faire place à un jour blafard.

Chaque année, nous assistons à des feux de forêts, mais il y a longtemps que l'on n'avait vu pareil spectacle.

Des Européens fraîchement débarqués, pris de peur, se demandaient s'ils ne devaient reprendre le vapeur et s'en retourner chez eux, mais le calme des Canadiens leur en imposa probablement, car ils sont restés.

Le même jour, on annonçait que le prix du pain avait augmenté d'un centin, à Toronto, par suite de la hausse de la farine, et que le mouvement allait atteindre notre province.

Dans l'après-midi, le bruit courait aussi que le charbon était de cinquante cents plus cher que la veille, et qu'une nouvelle grève était imminente.

Tout cela, joint à la tristesse des gens "lavés" à la Bourse, n'était pas d'une gaieté folle.

— Je ne voudrais pas terminer ma lettre en vous laissant dans de tristes idées, et, bien vite, je m'empresse de vous dire deux mots du joyeux quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'honorable Gédéon Ouimet, que l'on a célébré, le 3 de ce mois, à Saint-Hilaire.

Quatre-vingts ans ! On ne le croirait guère, en le voyant encore, si vert, et si actif dans l'accomplissement de ses devoirs, car l'honorable M. Ouimet, après avoir été député-procureur général, premier ministre, surintendant de l'Instruction publique (pendant vingt-cinq ans), est encore conseiller législatif et membre du Conseil de l'Instruction publique, et ne manque jamais une séance, où sa parole autorisée est toujours écoutée avec attention.

M. Ouimet jouit d'une magnifique vieillesse, aimé et respecté de tous ceux qui connaissent les détails de sa vie sans tache, dont les actes ont toujours été guidés par les principes les plus rigides de l'honneur.

Que Dieu donne encore de longs jours au beau et bon vieillard de Saint-Hilaire !

— Deux conseillers législatifs sont plus âgés que M. Ouimet : l'honorable J. K. Ward, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année, et l'honorable de Boucherville, qui est âgé de quatre-vingt-un ans.

Tous deux sont encore solides comme des hommes de cinquante ans, et, pourtant, ils se souviennent que, dans leur jeunesse, les vieux de l'autre siècle leur disaient que, de leur temps, on était bien plus fort que les jeunes de leur époque.

Les trois exemples que je viens de citer prouvent bien que la vieille histoire se répète.

Et que dire du doyen de tous les hommes politiques du monde, de l'honorable sénateur Wark (ne pas confondre avec l'honorable J. K. Ward), qui a eu cent ans au mois de mai, et qui assiste régulièrement aux séances du Sénat, à Ottawa !

LEON LEDIEU.